

CLAUDIA STELLA

CHRONIQUE LYONNAISE DU XVII^e SIÈCLE

A MADAME LAURE BERNARD

I

EN ATTENDANT LE COCHE

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la Toison ;
Et puis est revenu, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

(JOACHIM DU BELLAY.)

En ce temps-là, c'est-à-dire en 1634, le coche d'eau qui faisait le service entre Avignon et Lyon, mettait une quinzaine de jours à remonter le Rhône. Il le descendait en moins de huit, dans la belle saison, et les départs de Lyon avaient lieu deux fois par semaine, sur le bord de la Saône, au quai Saint-Antoine maison du Chameau. Ce coche n'offrait aux voyageurs aucune sorte de confortable : le mot, du reste, n'était même pas inventé à l'époque susdite. Il fallait alors être fort grand seigneur pour voyager en carrosse. Les religieuses, même, chevauchaient bravement par les chemins et passaient les rivières à gué. Les recherches de bien-être, les frayeurs, les molleses des femmes d'aujourd'hui, étaient inconnues aux Françaises de ce temps-là, et les hommes d'alors le trouvaient bon, parce qu'ils ne souhaitaient pas cacher leurs propres faiblesses sous le spécieux prétexte de ménager la sensibilité de leurs compagnes, comme le font de nos jours tant d'amateurs de bien-être et de sécurité ; tant de lâches, pour parler franc.

Donc, sur ce coche, les voyageurs campaient en plein air, ou s'entassaient dans une chambre commune, à leur choix. On s'arrêtait la nuit : on couchait dans les auberges les plus mal commodes du monde, et, en fin de compte, on n'en était que plus heureux de rentrer chez soi, plus décidé à ne voyager que pour de bonnes raisons, plus attaché à son logis, et, partant, à son pays.

Or, c'était le 12 mai 1634, il faisait très beau et le soleil allait bientôt descendre derrière le coteau verdoyant de Fourvières, le coche d'Avignon était sur le point d'arriver, et sur le quai Saint-Antoine, les mariniers de la Saône, grands gaillards aux formes athlétiques, beaucoup d'oisifs et quelques familles attendant des voyageurs, se promenaient, jasaient, ou, assis sur la berge, regardaient couler les flots verdâtres de la nonchalante Saône, déjà ralentie dans son cours par le voisinage du Rhône impétueux.

Il y avait sur le port un monceau de ballots de laine, destinés à être embarqués le